

LONGFELLOW

Le grand poète américain de Cambridge s'est fait surtout connaître parmi les Canadiens-Français par son délicieux poème d'*Evangeline*.

Ce récit si attendrissant, si plein de mélancolique poésie, ne pouvait manquer de trouver un écho sympathique chez les frères de lait de ces malheureux Acadiens, dont le barde américain chantait ainsi les infortunes et les aventures.

Nos poètes s'emparèrent du poème et en firent passer les beautés dans notre langue. Le May lui prêta son rythme naïf et touchant. L'on n'eut plus besoin de recourir à l'original, et bientôt, au lieu de :

This is the forest primeval...

on pouvait lire dans notre belle langue si bien maniée par le poète de Québec :

Salut, vieille forêt! Noyés dans la pénombre,
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers,
Jetant à chaque brise une plainte sauvage
Ressemblent aux chanteurs qu'entendit un autre âge.
Aux guides anciens dont la lugubre voix
S'élevait prophétique au fond d'immenses bois!
Et l'océan plaintif, vers ces rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses,
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots,
Pour répondre, ô forêt, à tes tristes sanglots!

Oui, *Evangeline* est un beau poème; il a donné à son auteur plus que des droits à notre admiration, il lui a donné des droits à notre reconnaissance.

Mais ce n'est pas là, suivant moi, l'œuvre capitale de Longfellow.

Où celui-ci a montré le plus de vigueur d'imagination et le plus de véritable originalité, c'est dans le poème indien qu'il intitule *Chant d'Hiawatha*. Voilà un ouvrage où le chanteur américain s'est placé entièrement en dehors de la note ordinaire, fait non seulement une œuvre à lui, mais une œuvre nationale, et donné enfin toute la mesure de son génie si philosophique et si charmant!

La rien d'imité, rien de convenu; il a laissé courir fièrement sa pensée, comme ses héros, à travers les bruyères et les savanes, sous les forêts vierges et sur les grands fleuves de notre hémisphère, libre de toute contrainte, l'aile ouverte à toutes les brises des régions inexplorées, flottant au vent de tous les vagues souvenirs, de toutes les mystérieuses légendes, de toutes les fantastiques traditions d'une race qui va finir, et dont le passé est à jamais perdu pour l'histoire.

Il y avait tout un monde de poésie à recueillir sous ce wigwam qui se plie à chaque instant pour se reculer au delà des envahissements journaliers de la civilisation. Longfellow l'a découvert, et l'a exploré mieux peut-être que personne ne le fera après lui.

Et quelle forme vive, neuve, originale! C'est vague, indéfini, imprévu. C'est d'un lyrisme sauvage, étrange, fantastique, et en même temps naïf comme le sujet. Enfin, c'est pittoresque comme la langue primitive des peuplades dont il chante les souvenirs.

Qu'on lise l'introduction de ce curieux poème que j'ai traduite vers pour vers et pour ainsi dire mot pour mot, et, bien qu'il soit physiquement impossible de transporter dans une autre langue tout ce qu'il y a de délicates beautés dans l'original, et d'en faire sentir tout l'arôme, je suis sûr que l'on s'empressera de faire connaissance avec l'œuvre tout entière, aussitôt que s'en présentera l'occasion.

LE CHANT D'HIAWATHA

(INTRODUCTION)

Si vous me demandiez d'où me viennent ces récits,
D'où ces légendes et ces souvenirs,
Avec leurs parfums forestiers,
Avec leur humide rosée des prairies,
Avec leur spirale de fumée montant des wigwams,
Avec leur bruit de grands fleuves rapides,
Avec leurs répétitions fréquentes
Et leurs sauvages répercussions,
Comme celles du tonnerre dans les montagnes,
Je répondrais, je vous dirais :
Des forêts et des plaines,
Des grands lacs septentrionaux,
De la terre des Ojibways,
De la terre des Dacotahs,
Des monts, des marécages, des savanes
Où le héron, shuh-shuh-gah
Se nourrit dans les roseaux et les joncs,
Je les répète comme je les ai entendues
Des lèvres de Nawadaha,
Le musicien, le doux chanteur.

Si vous me demandiez où Nawadaha
A trouvé ces chants si sauvages et si tristes,
Découvert ces légendes et ces traditions,
Je répondrais, je vous dirais :
Dans le nid des oiseaux de la forêt,
Dans la hutte du castor,
Dans la piste du bison,
Dans l'aire de l'aigle!
Tous les oiseaux sauvages les lui ont chantés

Dans les marécages et les savanes,
Dans les mélancoliques marais,
Chetawaik, le pluvier, les a chantées,
Ainsi que Mahug, le grand plongeon, l'outarde Wawa,
Le bleu héron Shu-shu-gah,
Et le coq de bruyère Mushkodasa!

Si vous me demandiez encore,
Disant : Qui était Nawadaha?
Parlez-nous de ce Nawadaha,
Je répondrais, à votre demande,
En toute franchise, par les mots suivants :
Dans la vallée de Tawasentha,
Dans la verte et silencieuse vallée,
Le long de charmants cours d'eau,
Habitaient le chanteur Nawadaha,
Tout autour du village indien,
S'étendaient la prairie et les champs de maïs
Et plus loin se dressait la forêt,
Se dressaient des bosquets de pins murmurants
Verts en été, blancs en hiver,
Toujours soupirant, toujours chantant,
Et les charmants cours d'eau,
Vous pouviez en suivre la trace à travers la vallée,
Par leur course précipitée au printemps,
Par leurs bordures d'aunes en été,
Par leurs brumes blanches en automne,
Par leurs noirs méandres en hiver,
Et dans leur voisinage habitait le chanteur,
Dans la vallée de Tawasentha,
Dans la verte et silencieuse vallée.
C'est là qu'il a chanté Hiawatha,
Chanté les chants d'Hiawatha,
Chanté sa merveilleuse naissance et sa vie,
Comment il priait et jeûnait,
Comment il vivait, travaillait et souffrait,
Pour faire prospérer la tribu des hommes,
Pour faire progresser son peuple.

Vous qui aimez les retraites de la nature,
Qui aimez les prairies ensoleillées,
Qui aimez les ombrages de la forêt,
Qui aimez le vent dans les rameaux
Et les ondées et les bourrasques neigeuses,
Et le cours précipité des grands fleuves
A travers leurs rideaux de grands pins,
Et le tonnerre dans les montagnes
Dont les innombrables échos
Battent comme l'aile des aigles dans leurs nids ;
Ecoutez ces sauvages traditions,
Ceci est le chant d'Hiawatha!

Vous qui aimez les légendes des nations,
Qui aimez les ballades populaires,
Lesquelles, comme ces voix lointaines
Qui nous invitent à nous arrêter et à prêter l'oreille,
Parlent sur un ton si naïf et si enfantin
Que l'ouïe peut à peine distinguer
Si elles sont chantées ou racontées ;—
Ecoutez cette légende indienne,
Ecoutez le chant d'Hiawatha!

Vous dont les cœurs sont jeunes et simples,
Qui avez foi en Dieu et dans la nature,
Qui croyez que dans tous les âges
Le cœur humain est toujours le cœur humain,
Que même dans la poitrine du Sauvage
Il est des désirs, des aspirations, des efforts
Pour le bien qu'il ne connaît pas,
Que les faibles mains des déshérités
Tâtonnant au hasard dans les ténèbres
Touchent dans l'ombre la main de Dieu
Qui les relève et les affermit ;—
Ecoutez cette simple histoire,
Ceci est le chant d'Hiawatha!

Vous qui parlois, dans vos courses
A travers les verts sentiers de la campagne
Où les vicietiers épineux et enchevêtrés
Suspendent leurs aigrettes de baies rouges
Aux murs de pierre tout gris de mousses,
Vous arrêtez près de quelque cimetière négligé,
Un instant, pour méditer et réfléchir
Sur une inscription à moitié effacée,
Ecrivez sans art et sans les artifices de la poésie,
Phrases grossières, mais dont chaque lettre
Respire l'espoir et pourtant l'angoisse du cœur,
Toute cette tendre phraséologie pathétique
Qu'inspirent le Présent et l'Avenir ;
Arrêtez-vous, et lisez cette inscription rustique :
Lisez le chant d'Hiawatha!

SYLVAIN FOREST.

CORRESPONDANCE

La lettre que nous publions ici a été écrite dans le chantier que nos lecteurs verront dans nos illustrations d'aujourd'hui.

Chantier de M. Donald Campbell, Rivière Bonne-Chère,
1er Mars 1882.
Au Révd P. Provost, Ptre., O.M.I., }
Collège d'Ottawa. }

Mon cher Père Provost,

Il est minuit; tout le monde dort autour de moi. Seul, je veille à la lueur d'une chandelle de suif fixée dans un chandelier de bois ciselé à coups de hache. Je suis enfin tranquille ce soir; causons un peu de nos misères :

Ça fait pitié, mon cher Père, de voir comme il n'y a pas de neige par ici. Les quelques bordées qui sont tombées dernièrement sont totalement disparues sous les coups redoublés du soleil et de la pluie. S'il ne fallait adorer et bénir le bon Dieu de tout ce qui nous

arrive, je vous dirais que ça va bien mal : plus de chemins, et pour surcroît d'infortune, nous venons de perdre notre meilleure jument, par suite de ce fameux *Pink-eye*, qui est devenu par ici la huitième plaie d'Égypte. C'est au chantier de M. Ladéroute, nom de bien triste augure, que cette pauvre bête a rendu le dernier soupir. Tout le poids du jour retombe désormais sur notre vieux gris qui paraît vivement affecté des ennuis du veuvage. Quant à nos pauvres personnes, il va sans dire que l'entrée de la voiture leur est interdite tant qu'il ne tombera pas quelques pouces de neige. Mais, quelle apparence!... Il a plu toute la nuit dernière, et bon gré mal gré, il a fallu nous mettre en marche ce matin par une pluie battante et faire dix-huit milles dans les chemins les plus affreux. La nature elle-même, d'ordinaire si fraîche et si riante, semble, dans ce pays-ci, s'être mise à l'unisson avec la maussade atmosphère : des chicots noirs, des rochers arides, du gros sable et des fougères sèches... voilà tout le paysage. A cela, ajoutez la boue, les trous, les buttes, les rivières débâclées, les ponts démantibulés, les côtes à quarante-cinq degrés, où il faut nous atteler avec Tom pour tirer la voiture sur les cailloux roulés, et vous aurez une bien petite idée d'une grande route de chantier, quand on n'a qu'un cheval et point de neige. Encore, s'il faisait beau! Mais au-dessus de nos têtes, le ciel gris comme une coupe d'éclair renversée nous déverse son contenu sans en devenir plus sec! Que c'est poétique!... Voilà ce qu'on appelle des ombres dans le tableau, n'est-ce pas?

Eh! bien, mon cher Père, avec cela nous sommes les gens les plus heureux du monde. Arrivés le soir au chantier, nous nous faisons sécher au feu pétillant de la cambuse, puis rien n'y paraît. Il faut bien en prendre son parti. La vie a partout ses épines; et c'est au prix de ces légers sacrifices que les âmes se rachètent. Certes, elles ont coté bien plus cher que cela à Notre-Dieu Sauveur! Les nuits où le *Grappin* faisait le plus de tapage au bon curé d'Ars, ce saint homme disait : "Bon, je vais recevoir aujourd'hui la visite de quelque grand pêcheur." Or, quoique sur une plus petite échelle, nous pouvons dire la même chose après nos grosses journées de misère : c'est alors que nos modestes missions portent le cachet visible des bénédictions du ciel, et que nous sommes témoins des retours les plus consolants. Comment alors, pourrions-nous compter nos peines!—Est-ce que nos bons voyageurs ne sont pas, eux aussi, exposés tous les jours aux intempéries des saisons et soumis aux plus rudes travaux? Il est vrai qu'ils ne se gênent pas de s'en plaindre par certains mots dits à la légère, et non consacrés par l'Académie. Mais, grâce aux visites du missionnaire, ces mauvaises habitudes tendent à s'effacer. Je vous assure que beaucoup de désordres, autrefois à l'ordre du jour chez cette classe intéressante de notre population, sont aujourd'hui presque partout complètement disparus. Il y a dix ou quinze ans, dire de quelqu'un : *c'est un homme de cages ou un homme de chantiers* était une grosse injure. Aujourd'hui, les choses sont tellement changées, que, même cet hiver, j'ai été surpris d'entendre, de la bouche d'une respectable demoiselle, cette appréciation flatteuse : *Those shanty men are awful nice!*

A ce point de vue, les missions des chantiers ont rendu et rendront longtemps à notre pays un service inappréciable de moralisation, et j'oserais dire : "de civilisation." Calculez, en effet, que chaque année, environ 25 ou 30 mille de nos jeunes gens partent pour la forêt. Sur ce nombre, vous aurez, pour le moins, 20 mille Canadiens-Français ou Irlandais catholiques recrutés sur toute la surface du pays, mais principalement dans nos familles agricoles. La plus grande partie de ces voyageurs passent quatre, cinq et même au-delà de dix ans dans cette vie nomade. On ne prétend pas leur faire injure en disant que leurs devoirs religieux ne sont pas toujours la plus forte de leurs préoccupations. En contact journalier avec les dissidents de la plus fanatique espèce, gens quelquefois sans foi et sans mœurs, nos bons Canadiens auraient bien vite perdu tout sentiment d'honneur et de religion, sentiments qui font la gloire et le salut de notre race, si le prêtre catholique n'allait, lui-même, trouver au fond des bois ces brebis égarées, qui, d'elles-mêmes, ne s'approcheraient jamais du bercail. Eh! mon Dieu! on n'a qu'à évoquer l'expérience d'un triste passé. La chose est si vraie, que les voyageurs eux-mêmes savent le reconnaître et nous le dire en toutes rencontres.

Notre mission est donc à la fois religieuse et patriotique, et voilà pourquoi je suis heureux d'y avoir été envoyé par mes bien-aimés supérieurs, tant pour sauver les âmes que pour faire du bien à notre pays, dans la faible mesure de mon petit possible.

Pendant que nos grands hommes d'Etat font tout en leur pouvoir pour assurer la prospérité matérielle de notre cher Canada, de notre côté, travaillons à lui préparer de nobles citoyens. Nous, dans les forêts, et vous dans le collège de la capitale. Votre collège d'Ottawa a aussi une immense tâche à remplir et certes, je sais que vous ne vous épargnez pas pour la mener à bonne fin. Quelques journaux, qui me sont arrivés à travers les branches, m'ont mis sous les yeux le compte-rendu de vos examens semestriels. J'y vois figurer même dans les classes élémentaires les plus beaux résultats obtenus